Document generated on 04/17/2024 12:09 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La patricienne
Autour d'une théopoésie
L'Ombre jetée I de Rina Lasnier, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 246 p., 12$.
L'Ombre jetée II de Rina Lasnier, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 240 p., 12$.
Le Langage des sources, collectif, Trois-Rivières, Estuaire/Écrits des Forges, 1988, 87 p., 9,95$

Jocelyne Felx

Number 52, Winter 1988–1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38764ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Felx, J. (1988). Review of [La patricienne : autour d'une théopoésie / *L'Ombre jetée I* de Rina Lasnier, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 246 p., 12$. / *L'Ombre jetée II* de Rina Lasnier, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 240 p., 12$. / *Le Langage des sources*, collectif, Trois-Rivières, Estuaire/Écrits des Forges, 1988, 87 p., 9,95$]. *Lettres québécoises*, (52), 44–45.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Jocelyne Felx

LA PATRICIENNE

autour d'une théopoésie

L'Ombre jetée I de Rina Lasnier, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 246 p., 12$.

L'Ombre jetée II de Rina Lasnier, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 240 p., 12$.

Le Langage des sources, collectif, Trois-Rivières, Estuaire/Écrits des Forges, 1988, 87 p., 9,95$.

Certains psychanalystes disent qu'il y a toujours, pour chacun, dans les remous du subconscient, un enfant à tuer, le deuil à faire et à refaire continuellement d'une représentation de plénitude, une lumière à aveugler pour qu'elle puisse briller et s'éteindre sur fond de nuit. *L'Ombre jetée,* expression coiffant la rétrospective des recueils de Rina Lasnier publiés entre 1971 et 1983, témoigne, dans l'ordre du sacré, de cette mise en croix profane. Posée dès le début, elle guide schématiquement l'orientation du décryptage des signes. Elle est une heureuse ancre de lecture de ce chant «qui déporte la mort» (t. II, p. 170).

Depuis *le Chant de la montée, Escales, Présence de l'absence, Mémoires sans jours* et *l'Arbre blanc,* l'œuvre de Rina Lasnier, prise entre l'ombre et la lumière, s'accommode à la cécité sacrée où la nuit est «cache flambée» (t. II, p. 186). Ce parti pris pour «l'obscurité respirante» (t. I, p. 13) qui «rend soluble le roc du soleil» (t. II, p. 31), on le pressent, exprimé avec une force continûment opérante, au fil des recueils et poèmes inédits rassemblés par les Écrits des Forges. C'est dans cette union indissoluble du visible et de l'invisible, du tangible et de l'intangible, du connu et de l'inconnu, du saisissable et de l'insaisissable que la poète inscrit le sens de sa quête du mystère. Son enracinement dans l'ineffable religieux constitue le pouvoir premier de cette poésie.

«Le Poète est celui qui regarde. Et que voit-il? — Le Paradis. Car le Paradis est partout; n'en croyons pas les apparences.» Ce passage de Gide, dans *le Traité du Narcisse,* semble avoir été écrit pour Rina Lasnier. Plutôt qu'au paradis de contentement, nous pensons à celui se devinant à travers chaque chose, et auquel une seule suffit. Aussi, la gloire du dieu infime est-elle un des plus beaux signifiés de cette œuvre. Version d'une passion de comprendre, de *co-naître,* ce signifié soulève l'espace du voir. Là, Dieu imagine ses antipodes où Il peut être le contraire de ce qu'Il est. Dans sa déperdition généreuse, Il dédaigne la perfection facile que des «docteurs bossués de science (t. II, p. 31), s'accordent à Lui attribuer. Et comme il n'est point de plus grande science que celle qui passe par le tamis ambigu de **l'ombre jetée,** ce motif de l'obscur, tel un «pain cuit au désert» (t. II, p. 183), s'articule, chez Lasnier, à la figure du «Christ ombreux» (t. II, p. 187):

la Parole partagée rapatrie les déserteurs,
(Christ, déserteur de gloire ostensible)
la table vacille de manne nomade,
au Vin de proximité éclate l'Évidence (t. II, p. 205)

Qui plus est, par un de ces déplacements métonymiques dont la poète a le secret, ce Christ d'ombre devient exemplaire du sens même de l'écriture : «La parole est toujours vivipare, et plus elle est mystérieusement ombreuse, plus elle est nombreuse» (t. I, p. 106). Par la route d'ombre, l'image du Christ s'ouvre ainsi sur le livre, contient le livre, créant un effet de profondeur dans l'observation méticuleuse des choses de l'univers et des pulsions de l'écriture. Elle est une façon d'illustrer le travail des mots agité par le désir de Dieu. Voudrait-on lire cette œuvre au hasard ou par dilettantisme qu'on n'en toucherait pas l'essence. Car même dans le concret des choses où conduisent beaucoup de poèmes, il faut, me semble-t-il, y apporter l'intelligence et la foi de ceux qui croient que l'humain est une histoire sacrée.

La première tranche de cette rétrospective comprend : «la Salle des rêves», «les Signes», «Matins d'oiseaux», et «Paliers de paroles». Ce sont là titres d'ascension. Le second volet qui constitue l'autre tome, réunit : «Entendre l'ombre», «Voir la nuit», «Chant perdu» ainsi qu'une suite de poèmes inédits. Ces derniers titres suggèrent le «Fermer les yeux» (t. II, p. 186) de la prière :

Ombre, ma servante soucieuse,
n'ouvre pas la cosse de ma paupière,
démasque mon regard de sa lumière
je veux voir la présence flagrante (t. II, p. 186)

Cependant, cette poésie, malgré l'ambivalence ombre/lumière polarisée par les deux regroupements de cette rétrospective, reste, au fur et à mesure de la lecture des deux tomes, pareille et dissemblable, recommençante comme les saisons ou les grands cycles de l'année ecclésiastique reliés au Mystère lumineux de l'Incarnation et à celui, obscur, de la Rédemption :

Ces deux extrêmes, ce diptyque discordant pose la double beauté du Christ, lumière dorée du regard du Ravi, lumière rougeâtre au regard de l'Anéanti (t. II, p. 93)

Elle oppose l'uniformité de l'espérance au polymorphisme de nos écritures contemporaines où dérive et déviance projettent une sensation épidermique de l'univers sur la scène, souvent obscène, de nos pages. De même, exclut-elle l'effusion des sentiments individuels et les occurrences du je, si modernes, y apparaissent-elles empreintes d'une délicate retenue. Si les éléments chrétien et latin sous-tendent cette œuvre, elle est grecque par son caractère à la fois très intellectuel et très concret, par son goût de densité et par la sobre élégance de son style. Entre la relative simplicité et la subtilité la plus raffinée, elle cultive toujours une certaine distance qui évoque le dire hautain de la **patricienne.** Corrélativement, on note au fil de quelques poèmes combien la poète aime privilégier les attributs archaïques des travaux traditionnels exhalant une certaine sagesse tranquille émanant de leur proximité avec la nature : brouet, babeurre, tolet, pétrin, bâchage, etc. Enfin, le thème urbain, ce réel intense de nos écritures, y est esquivé :

[Dieu] *évita la lune si américainement désargentée de ses séductions et si dédorée des songes des poètes. Par accoutumance villageoise, il pérégrina à travers la campagne, s'éloignant des villes putrides plus brillantes que les armées de Philistins.* (t. II, p. 135)

Des poèmes de «la Salle des rêves», qui ouvrent la rétrospective, aux derniers inédits qui la ferment, les formes restent les mêmes. D'une part, les poèmes divisés en strophes de valeur quantitative inégale (distique, tercet, quatrain libres...) composent l'indivisible tableau des actes du Dieu. Ces poèmes, dont Lasnier a tiré des effets variés d'assonance, de rythme et d'allitération, témoignent du Verbe incarné dont elle dit qu'Il est «cette humilité extrême qui n'est pas un don, mais l'ultime science de l'amour» (t. II, p. 109). De cette humilité, une Thérèse d'Avila pouvait dire : «Cet onguent qui ferme toutes les blessures».

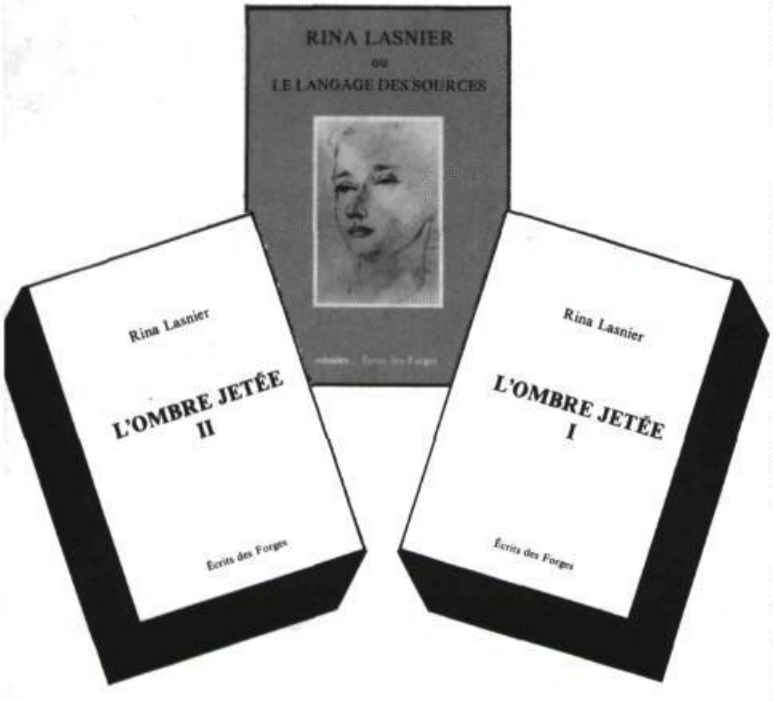
D'autre part, en certains recueils, le verset et l'apologue restituent l'intime connaissance que la poète peut avoir de l'univers biblique. Des réflexions sur le monde moderne s'y insinuent, sans cette complaisance dont Jankélévitch pouvait dire qu'elle «travaille à sécréter le plus pâteux et le plus médiocre de tous les temps».

Cette rétrospective prolonge celle qui était parue en 1972 dans la prestigieuse collection du Nénuphar, chez Fides, et qui regroupait les livres de Lasnier, depuis *Images et Proses* jusqu'à *l'Arbre blanc,* incluant un choix de poèmes anglais. De l'apparence de celle-ci, sobre et dépouillée, nous pouvons déplorer la timidité des contrastes entre les caractères majuscules identifiant les recueils et ceux présentant les parties. Cet enchaînement sans temps d'arrêt ou pauses marquées, déroutera plus d'un lecteur peu familier avec cette œuvre essentielle de notre littérature.

* * *

Comment rendre compte d'un ouvrage comme *le Langage des sources?* Coédité par la revue *Estuaire* et par les Écrits des Forges, il inaugure la collection «Références directes» qui a pour but de regrouper des textes d'écrivains, de critiques, autour d'une œuvre marquante de la poésie québécoise.

Du texte appuyé par une méthodologie et qui se donne l'apparence de l'objectivité, à celui, tout en sensibilité, qui livre un témoignage, en passant par la leçon de littérature comparée qui rappelle l'universalité des thèmes de Rina Lasnier, il faut s'ajuster à une vision kaléidoscopique portée sur une œuvre



Rina Lasnier

importante de notre poésie. Cette diversité pourrait témoigner d'une certaine richesse si on ne nous imposait pas, en sus, ce protocole de rédaction individualisé. En effet, les éditeurs n'ont pas cru bon d'uniformiser tant soit peu la rédaction de l'ensemble des textes, ce qui crée des ambiguïtés. Dans le monde de l'édition où, trop souvent, les livres sont fabriqués à la vavite, je trouve regrettable qu'un livre, d'apparence si attrayante, se déprécie par tant de petits détails de lecture.

L'introduction de la poète Anne-Marie Alonzo présente *le Langage des sources* comme une «rencontre sans entretien» (p. 7). Font suite au chapitre «Avant-Dire», reproduisant un passage du recueil *les Signes,* de Rina Lasnier, des textes de Monique Bosco, Richard Boutin, André Brochu, Jean-Pierre Issenhuth, Paul Chanel Malenfant et Jean Royer. Chacun des auteurs témoigne de cette œuvre «pétrie, travaillée avec amour, modelée dans la glaise et la gloire des mots et du verbe et qui donne encore et encore des fruits d'or en des moissons toujours renouvelées au cours des ans et des saisons» (p. 21).

Tandis que Jean Royer voit dans la poésie de Lasnier «une manière de vivre les êtres et les choses, du côté sacré du réel» (p. 16), Monique Bosco souligne son «effet de durée et de fécondité» (p. 21). L'analyse d'André Brochu tend à démontrer que les grands thèmes de l'œuvre de Lasnier «sont présents dans les plus petits poèmes» (p. 30). Les «Méditations ornithologiques» (p. 39) de Richard Boutin m'ont paru flottantes. Quant à Jean-Pierre Issenhuth, il resitue l'œuvre de Lasnier dans la perspective d'une poésie de la nature, notant au passage que sa tonalité d'évocation semble parfois venir d'Orient. Enfin, Paul Chanel Malenfant évoque le «mimétisme sonore» (p. 71) qui soutient les battements de l'inexprimable poétique de l'œuvre.

Ce livre, d'un beau bleu azur qui capte l'œil, renferme donc, comme dans la caverne d'Ali Baba, des joyaux de lecture, certains de ciselures modernes, d'autres à l'image d'une certaine tradition, et un petit nombre en toc. Il se termine par une intéressante bibliographie sélective des œuvres de Rina Lasnier et des études qui lui ont été consacrées. □